

Le comte aimait Schloss à cause de son énergie, de sa droiture et de son amour pour la France.

Raymond adorait son maître jusqu'à risquer sa vie pour lui sans l'ombre d'une hésitation.

Il en donnait la preuve en se préparant à traverser l'armée allemande au milieu de périls sans nombre, pour aller à Paris prévenir l'abbé d'Areynes, le neveu du comte, que son oncle voulait le voir avant de mourir.

V

Huit heures du soir venaient de sonner.

Le ciel sans lune et couvert de nuages rendait la nuit très profonde.

Une petite porte pratiquée dans la haute muraille d'enceinte, et mettant le parc en communication avec les bois dépendant du château de Fenestrangès, fut ouverte sans bruit depuis l'intérieur.

Un homme portant l'uniforme d'officier d'état-major prussienne, et conduisant par la bride un cheval harnaché militairement, sortit par cette porte qu'il referma derrière lui, et s'engagea avec des précautions infinies dans un sentier couvert.

Les sabots du cheval avaient été enveloppés d'étoupes maintenues par des bandes, amortissant le bruit des fers sur le terrain pierreux du sentier.

Au moindre bruit—et Dieu sait si, la nuit, les bruits de toute nature sont fréquents dans les bois, branche sèche qui tombe, hibou qui s'envole, chevreuil allant boire à quelque mare—l'homme s'arrêtait, se penchait vers le sol pour mieux prêter l'oreille, puis reprenait sa marche au milieu des feuilles mortes qui déjà jonchaient la sente par endroits et frémissaient sous ses pas et sous ceux de sa monture.

Il avançait ainsi lentement près de deux heures.

Parvenu au bas des coteaux dont il venait de suivre les sinuosités boisées, il s'arrêta.

En face de lui s'étendait une plaine interminable.

Les regards du voyageur nocturne interrogèrent les ténèbres épaisses.

Au loin, des lumières disséminées trouaient ces ténèbres, comme des étoiles entourées de brume.

C'étaient les feux de bivouac des masses de l'arrière-garde de l'armée d'invasion campant autour des villages occupés.

Le voyageur réfléchit pendant quelques secondes, puis il étendit le bras vers sa gauche.

—Nancy est là, murmura-t-il. Dans une heure j'aurai gagné la grande route. . . . Voilà le chemin qu'il faut suivre.

Après ce court monologue il débarrassa les sabots de son cheval des étoupes et des linges qui les enveloppaient, puis, se mettant en selle avec une aisance de cavalier émérite, il lança sa monture au grand trot.

Cette monture était une bête de race et bien dressée. Elle détaillait d'une allure superbe, martelant sans bruit le sol, non plus pierreux maintenant, mais humide et élastique.

Une sorte de brume fine, un véritable brouillard dissous, commençait à tomber.

Le cheval marchait ainsi depuis trois quarts d'heure environ, quand il fut arrêté brusquement par son cavalier.

La voix, rauque et gutturale d'une sentinelle invisible, venait de faire entendre le : Qui vive ? tudesque :

—Werda !

—Service de l'état-major répondit en allemand le cavalier.

—Avancez à l'ordre !

En même temps un capitaine prussien, suivi d'un détachement d'arme au bras, sortit d'un bouquet de bois bordant la route et s'avança vers le nouveau venu.

Celui-ci avait rapidement tiré de la poche de sa tunique entr'ouverte une large enveloppe scellée d'un large cachet de cire rouge et il la présentait au chef de la petite troupe qui lui barrait le chemin.

—Service de l'état-Major . . . répéta-t-il, et il ajouta : Pour le général Von der Thann.

—De la lumière ! commanda le chef.

Un sergent-major, tenant à la main une lanterne sourde à réflecteur dont il fit jouer le ressort, vint éclairer son chef.

Celui-ci examina l'enveloppe que l'officier d'état-major lui présentait, sans cependant s'en dessaisir.

L'examen parut le satisfaire.

—Où allez-vous, lieutenant ? demanda-t-il.

—Où je trouverai les avant-postes

—Près de Nancy, alors

—Oui, à une lieue de Nancy environ, si je suis bien renseigné . . .

—Vous êtes bien renseigné, lieutenant, mais vous n'êtes pas dans la bonne route . . . Appuyez à droite, par le chemin vicinal dont voici l'amorce Il n'y a en ce moment que nos uhlans sur la route impériale de Nancy, longeant la voie ferrée.

—Merci, capitaine

Et l'officier d'état-major éperonnant son cheval s'engagea au galop dans le chemin vicinal qu'on venait de lui indiquer.

Il ne le suivit d'ailleurs pas longtemps.

Après avoir parcouru environ deux cents mètres, et se trouvant couvert par une épaisse houblonnière formant rideau, il obliqua sur la gauche afin de rejoindre la grande route qu'il avait dû quitter.

A peine venait-il de l'atteindre qu'il s'arrêta de nouveau.

—Werda ! criait une sentinelle devant lui.

Et pour la seconde fois, il fut obligé de répondre aux questions d'un officier de uhlans qui, après l'examen de l'enveloppe et l'échange de quelques mots, lui livra passage.

Au petit jour le mystérieux cavalier, grâce aux chemins détournés suivis par lui, avait dépassé les avant-postes de l'armée allemande.

Il se trouvait alors à une heure de marche de l'antique capitale des Ducs de Lorraine.

Arrivé là il mit pied à terre, déboucha prestement un portemanteau placé sur les arçons de sa selle et en tira un vêtement complet de paysan lorrain.

Un fourré de ronces et d'épines lui servit de cabinet de toilette pour échanger ce costume contre l'uniforme qu'il portait et dont il avait retiré la bourse et les papiers que contenaient les poches.

Ceci fait, il enfouit l'uniforme et les armes dans la vase épaisse d'un fossé.

Le lieutenant d'état-major d'Angélis était redevenu Raymond Schloss, garde général du comte Emmanuel d'Areynes.

L'ancien colporteur venait d'accomplir avec autant de sang-froid que de courage et de bonheur la première partie de sa périlleuse entreprise.

Laissant aller en liberté le cheval prussien au milieu de la campagne déserte, il se dirigea vers Nancy, non par la grande route, mais par des sentiers à peine tracés.

La défaite de nos armées, la captivité de l'empereur, la marche rapide des forces allemandes sur Paris étaient déjà connues dans la ville consternée, ville ouverte dont l'ennemi prendrait possession le lendemain.

Cependant la ligne du chemin de fer à partir de Nancy n'était pas encore coupée.

Raymond s'embarqua le soir même dans le dernier train qui, partant de Nancy, se dirigeait vers Paris.

Ce train était bondé de gens affolés, la tête perdue, abandonnant leur pays, leur foyer, ne pensant pas même à essayer une résistance qui leur semblait impossible, et allant chercher un refuge dans la capitale dont leur présence devait fatalement diminuer les ressources insuffisantes déjà.

Le dimanche 4 septembre au matin, Paris apprenait le coup effroyable qui frappait la France, et une explosion populaire se produisit, ayant pour conséquence ce fait que nous n'avons pas à juger ici, mais que la postérité jugera, une révolution devant l'ennemi.

La déchéance était prononcée, la République était proclamée, on nommait un gouvernement provisoire. Le soir, les boulevards encombrés de monde offraient un spectacle étrange, curieux, effrayant. Les masses enfiévrées manifestaient avec une sorte de délire sauvage où la Commune se trouvait en germe.

Le lendemain le spectacle changea.

La fièvre ne s'était point calmée, mais elle ne produisait plus le même délire, la même névrose, elle prenait une allure patriotique.

On envisageait avec un sang-froid relatif le danger créé par la défaite.

On songeait à préparer la défense de Paris.

Les Allemands s'avançaient.

Il fallait faire en sorte qu'ils vinssent briser leurs masses contre d'insurmontables obstacles.

On vit alors de vieux professeurs et des *rouds-de-cuir* en retraite brouettant de la terre aux fortifications.

On vit des *cocodès* et des *petits crevés* (c'est ainsi qu'on appelait alors les *gigolos* d'aujourd'hui) endosser avec entrain des vareuses trop larges pour leurs membres grêles, et faire l'exercice avec des fusils trop lourds pour leurs bras débiles.

Les femmes organisaient les ambulances, faisaient de la charpie ou roulaient des cartouches.

On entassait le blé dans les greniers de la ville.

Les squares, les jardins publics se trouvaient transformés en parcs à bestiaux.

Les gueules de bronze des canons s'allongèrent sur les remparts, et des ponts levis, construits à la hâte, fermèrent les entrées des fortifications.

De temps à autre, au loin, une formidable détonation rententissait, ébranlant les vitres.

C'était un pont qu'on faisait sauter dans les environs de Paris.

La grande capitale n'était plus désormais qu'un vaste camp retranché.